

I

Solange me répétait souvent, ces derniers temps, comme à peu près chaque année vers la mi-avril, qu'il allait falloir bientôt se méfier de la douceur de l'air. Surtout ne pas s'abandonner, ne pas se laisser aller à la nostalgie de l'amour et des caresses, car alors on est foutu. Foutu, tu comprends, Jérôme ? Elle aimait me parler cachée derrière les vieux rideaux en velours vert de la salle à manger. Sa voix ne me parvenait qu'assourdie, lointaine, comme celle d'une morte déjà, mais chaque mot se gravait dans ma mémoire. Oui, poursuivait-elle, mieux vaut respirer l'odeur infecte des canaux, eux au moins, avec leur eau croupie et toutes les saloperies qu'elle charrie, ne mentent pas. Que le printemps crève, qu'il ne revienne jamais. Monsieur Cloret s'est tourné vers moi et m'a demandé sur un ton faussement détaché si j'avais fini de me moquer de lui et de sourire stupidement aux anges. Comme je ne répondais pas, il m'a regardé longuement sans rien dire, au début avec une certaine indulgence, puis de plus en plus froidement, sans parvenir à masquer sa haine. Alors, toutes les fleurs noires,

là-bas, dans les champs, sous les troènes, se sont mises à trembler de rage. Il tortillait nerveusement sa moustache, elle rebiquait légèrement vers le côté droit, et cela me donnait une folle envie de rire, vers le côté droit, ou gauche, je ne me souviens plus très bien, comme un crochet ou un doigt méchamment recourbé pour griffer, et si sa moustache avait rebiqué des deux côtés à la fois, on aurait dit un fer à cheval ou une petite barque qu'il aurait maintenue en équilibre sur sa lèvre supérieure, une petite barque d'un jaune délavé, vraiment ridicule, alors j'ai éclaté de rire car une odeur de gaufrettes chaudes entrait par la fenêtre. Vous êtes grotesque, m'a-t-il dit, tout à fait grotesque, une sorte d'épouvantail, seulement voilà, vous ne faites plus peur à personne, bien au contraire, tout le monde se fout de vous, vous êtes la risée de la ville. Il semblait absolument hors de lui, l'odeur des gaufrettes avait l'air de le rendre fou, il ne devait pas supporter la moindre odeur, sans doute aurait-il voulu vivre dans un monde tout à fait neutre, inodore, incolore, sans souffrances, sans sensations, sans le moindre sentiment, et dès que la vie se rappelait à lui, insolemment, ou au contraire, comme c'était le cas aujourd'hui, d'une manière relativement discrète, il devenait volontiers agressif. Grotesque, tout à fait, Jérôme Bauche. Vous devriez avoir honte. Honte, Jérôme, vous devriez avoir. Votre vie sur terre n'est absolument pas justifiée, alors vous devriez tout de même faire un petit effort pour que l'on vous oublie, ne croyez-vous pas, Jérôme, m'entendez-vous, Jérôme Bauche, je dis cela dans votre intérêt, et non pour vous blesser. J'ai eu brusquement peur que monsieur Cloret ne s'évapore par la fenêtre ouverte, comme une petite fumée malodorante, et que l'on m'accuse du crime. Alors, sans doute, on me ramènerait là où l'on m'avait déjà mis si souvent. J'ai pensé avec horreur aux sales fleurs noires, vicieuses, pleines de poison, là-bas, dans les champs, sous les troènes, les enfants les coupent en pleurant parce qu'ils s'écorchent les doigts, et s'ils reviennent les mains vides à la maison, ils passent un mauvais quart d'heure. Mais les aubépines n'étaient pas encore en fleurs. Pourtant elles auraient dû, à cette

époque de l'année. Mais non, elles ne l'étaient pas, sans doute parce que les choses n'étaient plus comme elles auraient dû être, pour des raisons qui m'échappaient, roses ou blanches, c'était ainsi qu'on les apercevait autrefois dans la campagne, et odorantes, leur parfum était si fort qu'il faisait venir les larmes aux yeux, surtout le soir, quand je me sentais encore plus seul que d'habitude et que je continuais à traîner dans la campagne, bien après que les enfants sont rentrés de l'école. Honte vous devriez avoir. Honte, honte. Monsieur Cloret me désignait du doigt, comme un objet bizarre dans une vitrine. Il essayait avec obstination d'inscrire le mot honte sur mon front, de me marquer comme on le fait avec le bétail. Je le regardais sans rien dire, cela semblait le mettre encore plus mal à l'aise que si j'avais été insolent, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et il me répétait avec de moins en moins de conviction que j'étais grotesque. Je lui ai demandé s'il voulait voir mamame, non, il ne voulait pas, et d'ailleurs, à quarante-deux ans passés, je devrais quand même cesser d'appeler ma mère mamame, c'était absolument ridicule, est-ce que j'en avais conscience? Alors, il voulait peut-être voir Solange? Non plus. Il m'a prié sèchement de ne plus l'embêter avec Solange. J'ai remarqué non sans un certain plaisir que lorsque je prononçais le nom de Solange, il pâlisait légèrement. Il a dû se rendre compte que son trouble ne passait pas inaperçu, et il a tenté de se justifier. Vous comprenez, Jérôme, je n'ai rien contre Solange, pas le moindre petit grief, mais vous conviendrez tout de même que... Je me suis mis soudain à trembler parce qu'un enfant, là-bas, une petite fille blonde au regard éteint, venait de s'écorcher en coupant les fleurs noires, elle pleurait silencieusement sous les troènes en regardant ses mains saigner, et je me suis dit alors que ce que je supportais le moins chez monsieur Cloret, c'était l'odeur de ses moustaches, une odeur fade, sournoise, rosâtre, comme d'une lèpre qui le rongerait lentement de l'intérieur. Il avait dû les enduire avec de l'huile rance, à bon marché, comme ils font tous dans les bas quartiers de la ville, surtout ceux qui, comme monsieur Cloret, habitent près du canal Catherine : ils

traînent partout après eux cette odeur intolérable, ils rasant les murs à la nuit tombante, parfois ils se font mettre à la porte des endroits chics, alors, à force, ils deviennent aigris, ils finissent par se sentir aussi inutiles que des vieux journaux abandonnés dans un grenier. Laissez-moi tranquille, Jérôme, avec Solange, et puis, je vous en prie, cessez donc de trembler, c'est indécent, à la fin, je ne vais pas vous manger. D'ailleurs je n'ai jamais mangé personne, tout le monde vous le dira dans le quartier, j'ai un cœur d'or et je suis là pour vous aider. Je n'ai pas eu le courage de lui expliquer que ce n'était pas à cause de lui que je tremblais, et puis, finalement, je préférais lui laisser l'illusion de sa supériorité, ainsi, le moment venu, ma victoire n'en serait que plus savoureuse, d'ailleurs, maintenant, la petite fille avait quitté en courant le champ de fleurs noires, je la voyais lentement disparaître dans l'eau, entre les roseaux, je voulais l'aider à mourir mais je ne parvenais pas à faire le moindre geste, peut-être avait-elle un dernier regard pour la lumière d'avril, là-bas, derrière les troènes, au-delà du fleuve, au-delà des champs, et plus loin encore, dans les régions silencieuses et vertes du ciel. Quand la gamine a disparu complètement dans l'eau et que les derniers cercles sont venus mourir sur la berge, je me suis senti brusquement soulagé et j'ai eu de nouveau conscience de la présence de monsieur Cloret. Son costume non plus ne me plaisait pas, je ne m'en rendais compte que maintenant : il n'était pas du tout en harmonie avec mon chandail bleu pâle en laine mohair, et cela me choquait d'autant plus que c'était mamame qui l'avait tricoté. C'était une très grave offense, presque une déclaration de guerre. J'ai toujours aimé que les choses soient en harmonie, comme autrefois les aubépines avec les tabliers des petites filles et la fraîcheur qui montait des prairies, des ruisseaux bien enfoncés dans l'herbe profonde et chaude, et non ce tintamarre, cette criailerie insupportable. Je trouvais aussi que l'odeur des gaufrettes se mariait bien mal avec l'odeur d'huile rance de ses moustaches. Le plus odieux était sans doute ces relents de déodorant qui parvenaient à mes narines et qui, loin de masquer l'odeur de sa transpiration, la soulignaient

grossièrement, la transformant en une légère, presque troublante, odeur de corps en putréfaction. Il n'y avait pas que son costume que je haïssais, sa cravate rose bonbon, elle aussi, m'était odieuse. Elle m'insultait, moi, Jérôme Bauche, personnellement. Elle était un défi au bon sens, à la logique. Elle réduisait à néant tous mes projets, toutes mes espérances. Ainsi, tous les efforts de mamame n'avaient servi à rien, les sacrifices qu'elle s'était imposés pour m'élever, ses souffrances quotidiennes : foutaise. Tout cela à cause d'une horripilante vieille cravate rose portée par un certain monsieur Cloret. Je me sentais devenir enragé, car oui, vraiment, ce que je supportais le plus mal dans la vie, c'était l'absence d'harmonie, ces cris, cette vulgarité, comme si l'on se promenait éternellement dans une fête foraine, et au bout du compte, rien qu'un désaccord profond, une envie folle de se boucher les oreilles pour ne pas entendre ses propres hurlements. Le visage tuméfié à force de prendre des coups sur la gueule. Elles auraient dû, pourtant, elles auraient dû fleurir à cette époque de l'année, les aubépines, et d'autres fleurs encore, tant d'autres, des volubilis, des pois de senteur, des jonquilles, des lilas, mais non, rien. Il me semblait maintenant qu'il y avait des années que la petite fille s'était noyée, ce n'était plus qu'un souvenir assez doux que l'on pouvait évoquer sans trop de souffrance. Monsieur Cloret m'a demandé s'il pouvait fermer la fenêtre car l'odeur des gaufrettes l'indisposait. Il avait mangé à midi une viande en sauce qu'il n'arrivait pas à digérer. D'habitude, il les digérait bien, les viandes en sauce, mais cette fois non. Sans doute à cause du temps. D'ailleurs, il préférait, en général, les côtelettes de mouton. Et moi ? Est-ce que j'aimais les viandes en sauce ? Je lui ai dit que non, pas tellement, d'ailleurs mamame n'avait plus tellement de goût à faire la cuisine depuis son accident. Solange non plus. En général, j'aimais mieux acheter un plat cuisiné chez la charcutière d'en face, madame Parnot, genre céleri mayonnaise, avocat aux crevettes, filets de harengs avec des pommes de terre à l'huile et un peu d'oignons, mais pas trop, car j'avais du mal à les digérer, cela me donnait des renvois toute la journée, ou bien encore

salade de museau. A vrai dire, j'en étais fou, moi, de la salade de museau. Et lui? Pas tellement. Il avait l'air presque gêné en m'avouant cela, comme s'il s'agissait d'un secret honteux. Je lui ai dit que cela n'avait pas tellement d'importance, finalement. Je connaissais plein de gens remarquables qui n'avaient pas le moindre goût pour la salade de museau, et cela ne les avait nullement empêchés de très bien réussir dans la vie. Il ne fallait pas qu'il s'en fasse pour cela. Il m'a affirmé, en insistant sur chaque mot d'une manière que je n'ai pu m'empêcher de trouver bizarre, qu'il n'avait absolument rien contre la salade de museau, bien au contraire, mais ce qu'il supportait mal c'était l'ensevelissement du vinaigre. Il s'est repris: je voulais dire l'acidité, l'acidité du vinaigre, bien sûr, excusez-moi. Vinaigre c'est vin-aigre, d'où aigreur, aigreurs d'estomac. Tous mes estomacs ont des aigreurs. Enfin non. Je ne voulais pas dire que j'avais plusieurs estomacs, bien sûr, excusez-moi, je n'en ai qu'un, hélas, comme tout le monde, ne voyez pas là, mon cher Jérôme, la marque d'un orgueil diabolique. Enfin, vous me comprenez, vous voyez sûrement ce que je veux dire. Je ne comprenais rien, je ne voyais rien, sauf cette ignoble cravate rose. Monsieur Cloret continuait à tortiller sa moustache en essayant de me persuader que son médecin, un émigré russe du nom de Barelkovsky, en qui il avait une confiance absolue, le lui avait formellement interdit. Je n'ai pu m'empêcher de lui demander quoi. Interdit quoi? Mais le vinaigre, voyons! Soyez donc un peu plus attentif, bon sang, jeune homme, nous ne sommes pas là pour nous amuser. Il y avait tant de haine dans ses yeux que j'ai préféré faire semblant de m'intéresser à ses propos. Vinaigre, vin-aigre, enfin, Jérôme, vous n'allez tout de même pas m'obliger à vous faire un dessin? Si vous ne me croyez pas, j'ai même un certificat du professeur Barelkovsky chez moi, et je pourrai vous le montrer quand vous voudrez. Car on ne sait jamais. Vous n'êtes pas le seul à ne pas supporter l'acidité du vinaigre, allez, ai-je lancé sans conviction, vous n'êtes pas un phénomène, allez, loin de là, Solange est exactement comme vous, vous n'aurez qu'à lui poser la question, un jour, vous verrez bien.

Monsieur Cloret s'est raidi dans son fauteuil et j'ai compris alors que l'odeur des gaufrettes continuait à pénétrer dans la pièce malgré les fenêtres fermées. Sans doute par les interstices. On aurait dû mettre des bourrelets. Il faudrait que j'en parle à Solange. Je me sentais de plus en plus mal car cette sale cravate rose bonbon semblait avoir une consistance poisseuse qui me donnait envie de pleurer et de m'essuyer les mains contre mon pantalon. Mais mamame n'aurait pas voulu. Elle m'aurait grondé sans doute et privé de salade de museau pendant plusieurs jours, et peut-être même de sortie. Pour essayer de cacher mon trouble, j'ai affirmé que, s'il le désirait, le professeur Barelkovsky pourrait lui confirmer que Solange ne supportait pas l'acidité du vinaigre. Monsieur Cloret a balbutié que le professeur Barelkovsky n'avait jamais rencontré Solange, il ne l'avait même pas croisée dans la rue, à plus forte raison il ne l'avait jamais soignée, qu'est-ce que j'allais inventer là, d'ailleurs, même si elle s'était présentée dans son cabinet, il l'aurait mise à la porte immédiatement. Il m'a prié de cesser de raconter des histoires à dormir debout et de ne plus essayer de salir la réputation du professeur Barelkovsky, qui était l'un des hommes qu'il respectait le plus au monde. Il se sentait très nerveux, ces jours-ci, m'a-t-il confié, sans doute à cause du printemps, c'était la saison des odeurs, il la redoutait depuis qu'il était petit, il se sentait assailli, il suffoquait, il se débattait comme un forcené, il suppliait Dieu de l'épargner, mais il n'y avait rien à faire, c'était exactement comme l'acidité du vinaigre, il n'arrivait pas à s'y habituer, il passait ses nuits, dès la fin mars, à se retourner dans son lit et à se demander comment il allait parvenir cette année encore à supporter l'odeur des arbres, et celle des fleurs, et celle de la terre après la pluie, et la plus intolérable de toutes, celle des femmes qui sont si désirables dès que le mois d'avril arrive et que l'on se traîne dans les rues sales, étroites, en se demandant avec angoisse combien de jours on va tenir le coup. L'été aussi, lui ai-je répondu, c'est la saison des odeurs, surtout au début, mais elles sentent différemment, elles sont plus fortes, plus âcres, avec parfois des relents de pourri et de cercueil fraîchement

ouvert. Sans doute à cause du vent. Il m'a demandé si j'arrivais à supporter l'odeur du foin coupé, à la campagne, je lui ai dit oui, mieux même elle me remplissait d'une joie étrange, surtout quand il avait plu. Il m'a avoué en baissant les yeux que cette odeur le rendait fou, qu'elle lui donnait des envies de meurtre, alors il se mettait à prier pour rester dans son état normal. J'ai répété à voix basse : sans doute à cause du vent, sans doute à cause du vent, sans comprendre très bien pourquoi je lui disais cela. J'avais l'impression bizarre que ce n'était pas moi qui parlais, mais une voix très lointaine, oubliée depuis des années, et qui remontait d'un passé enfoui, vaguement immonde, comme si mon corps n'était plus qu'un placard vide où viennent se cacher des enfants monstrueux. Mon inquiétude a semblé envahir à son tour monsieur Cloret. Solange avait bien raison de dire que la peur est une maladie contagieuse. Il m'a dévisagé longuement, comme s'il me voyait pour la première fois : c'est fou ce que vous pouvez ressembler à Solange, vous avez exactement les mêmes yeux qu'elle. Je lui ai fait remarquer qu'il m'avait demandé de ne plus lui parler de Solange, et maintenant c'était lui qui la remettait sur le tapis. Il m'a demandé pardon, mais je le détestais encore plus avec son air humble et soumis que lorsqu'il me dévisageait sans indulgence comme une bête curieuse. J'ai compris que sa faiblesse devant les odeurs me donnait un immense avantage sur lui : au moment voulu, je pourrais l'écraser comme une vermine, j'en étais sûr maintenant. A vrai dire, ma supériorité me semblait tellement évidente que, brusquement, je me suis mis à avoir pitié de lui ; d'ailleurs, il n'avait plus l'air du tout en colère, j'avais presque de la sympathie pour lui en ce moment, sans comprendre pourquoi quelques secondes auparavant je le haïssais si fort. C'était sans doute un brave homme, un peu soupe au lait seulement, qui tortillait sa moustache. Il ne m'en voulait plus du tout, visiblement, il faisait même des efforts méritoires pour me sourire, et pourtant, de nouveau, insidieusement, je sentais un malaise indéfinissable grandir en moi, comme si son sourire n'était là que pour cacher quelque chose de menaçant et de trouble,

un secret glauque et visqueux dont lui-même n'avait peut-être pas conscience. Il me parlait doucement, tout doucement, comme à un enfant que l'on berce ou à un grand malade dont on sait très bien qu'il n'a plus que quelques jours à vivre, mais j'avais l'impression qu'en fait, il ne faisait que parler à sa moustache et qu'il ne parvenait pas, malgré ses efforts désespérés, à la convaincre, alors il la malaxait pour lui faire admettre qu'au début avril les odeurs sont plus fortes, plus pénétrantes, surtout celle des gaufrettes chaudes. A quarante-deux ans, m'expliquait-il en faisant de grands gestes de la main pour être plus convaincant, à quarante-deux ans, je devais quand même commencer à travailler, tout le monde travaillait, tous les gens normaux, alors pourquoi pas moi ? Je n'étais pas si différent des autres, après tout. J'avais mon petit rôle à jouer dans la société, mais oui. Nous ne sommes que d'infimes parcelles d'un même corps. Un immense organisme vivant qui palpite et qui vibre. Voilà ce qui me donne élan et foi, oh oui, foi et élan, ce sentiment exaltant, oh oui exaltant, de participer à une fabuleuse aventure cosmique, un voyage au-delà des étoiles, oh oui, au-delà des étoiles, vers ce point oméga que nous finirons bien par atteindre un jour, n'est-ce pas, Jérôme, n'est-ce pas ? Car ce n'est pas l'individu qui compte, c'est l'espèce, vous m'entendez, L'ES-PÈCE, rien d'autre... Les marxistes disent d'ailleurs à peu près la même chose, c'est pourquoi je m'entends bien avec eux... Je regrettais amèrement que Solange fût absente car elle aurait sans doute été beaucoup moins patiente que moi avec monsieur Cloret, elle l'aurait rapidement fichu à la porte sans le moindre ménagement. Alors voilà pourquoi, Jérôme, je tiens tant à ce que vous ne refusiez pas d'exécuter la partition que Dieu vous a confiée dans la merveilleuse symphonie qu'Il dirige. Ne soyez pas celui qui toujours dit non. Vous savez sans doute que c'est ainsi que Goethe définit le Malin dans son *Faust*. Je suis donc venu pour vous aider. Je regardais d'un air morne monsieur Cloret m'expliquer qu'il avait des amis qui dirigeaient un établissement spécialisé, très bien, agréé par l'État, où je pourrais fabriquer des fleurs en papier crépon pour

un gentil salaire, ce n'était pas un métier très difficile ni très fatigant, le soir je pourrais rentrer chez moi, évidemment. Manger du museau vinaigrette ? ai-je demandé pour avoir l'air de m'intéresser. Oui, bien sûr. Est-ce que mamame me donnerait double ration si j'avais bien travaillé ? Oh, certainement, il fallait toujours encourager les bonnes volontés, m'assurait monsieur Cloret d'une voix douceuse, toujours, d'ailleurs il était persuadé que j'étais un bon garçon, plein de qualités de cœur sous mes airs un peu sauvages. Des fleurs de toutes les couleurs ? Oui. Il suffisait de les assembler avec un morceau de laiton. Il y avait une prime pour ceux qui travaillaient le samedi et les jours fériés. Les heures de nuit étaient payées double. Monsieur Cloret devait s'attendre à ce que je bondisse de joie, mais je me suis contenté de lui demander s'il enduisait sa moustache d'huile, il m'a répondu non en masquant mal son irritation, alors je lui ai dit : c'est bien embêtant, et je me suis mis à pleurer. Car je l'avais cru, oui, j'avais cru qu'il le faisait. Si j'avais été sa moustache, j'aurais aimé que l'on me bichonne, ainsi je me serais senti moins seul. Mais non. Il ne le faisait pas. Et tous les ruisseaux, dans les champs, sous les feuilles, rien, complètement à sec, complètement, plus la moindre odeur d'aubépines, rien, oui, c'était à mourir de rire. Sans petites filles, sans tabliers roses, comment est-ce que j'allais vivre, moi ? Il s'en moquait bien, monsieur Cloret, il n'avait même pas une pensée pour les enfants qui se coupaient les mains aux fleurs noires, là-bas, sous les troènes. J'ai eu envie de lui dire qu'elles étaient vénéneuses, ces fleurs, de vraies sorcières, les imaginer me donnait un violent mal de tête, est-ce qu'il s'en doutait, ce pénible phraseur ? Il m'a prié de ne plus pleurer, c'était ridicule à mon âge. Tout d'un coup, je me suis senti minuscule devant lui, une sorte de nain grotesque qu'il menaçait de son doigt gigantesque. Je lui ai demandé humblement, histoire de l'amadouer, s'il aimait mon chandail en mohair bleu pâle. Enfin, pas tout à fait bleu pâle. La couleur exacte : couleur de myosotis un peu fanés, voilà. De nouveau, j'avais une trouille épouvantable. Je faisais des efforts immenses pour ne pas montrer à

monsieur Cloret que mes mains tremblaient. Est-ce qu'il savait que c'était mamame qui m'avait tricoté ce magnifique chandail malgré ses mauvais yeux ? Que Solange me l'empruntait parfois ? Monsieur Cloret a sursauté, comme un dormeur que l'on secoue sans ménagements en plein milieu de la nuit. Écoutez, Jérôme, je vous en supplie, soyez gentil, arrêtez de me torturer avec Solange. Je ne suis pas venu ici en ennemi, vous le savez très bien. Alors pourquoi ? Pourquoi ces allusions ? Ces chuchotis ? Ces clabaudages aussi obscènes qu'injustifiés ? Ces clafoutis ? Oh, oui, ces clafoutis, sans lait, sans œufs, sans fruits, pourquoi ? Je ne suis pas venu pour apporter la discorde mais l'amour. L'amour, vous comprenez ? L'amour, ce verbe fabuleux qui a fécondé le néant... Ne soyez pas ingrat, mon cher, la lutte est inégale, vous perdrez toujours. Car n'oubliez pas, n'oubliez jamais ces paroles de Salomon, ces paroles de Salomon n'oubliez pas : « L'espoir de l'ingrat fondra comme le givre hivernal et s'écoulera comme une eau qui ne sert à rien. » J'avais l'impression d'écouter un vieux disque rayé : les mêmes mots reviennent sans cesse, avec une effrayante monotonie, ou bien l'aiguille de l'électrophone fait un saut brutal et l'on ne comprend plus rien. Monsieur Cloret a répété en regardant dans le vague : « ... Car l'espoir de l'ingrat fondra comme le givre hivernal et s'écoulera comme une eau qui ne sert à rien. » Je l'ai pris par les épaules et je l'ai secoué doucement, comme un enfant qui s'est endormi au cours d'un trop long voyage en train. Monsieur Cloret est revenu brusquement à lui et s'est épousseté en me jetant de temps en temps des regards haineux. Ne me touchez plus, s'il vous plaît, j'ai horreur de ça, c'est extrêmement malsain. Ne recommencez jamais ça. Ces attouchements sont ignobles. Tenez-vous-le pour dit. J'ai eu l'impression atroce que c'était Solange qui me secouait. Toutes ces maladies que l'on attrape par les attouchements, tous ces frotti-frotta... Ce qui est ignoble, voyez-vous Jérôme, c'est la promiscuité. En me touchant, je, enfin non, je veux dire lorsque vous me touchez, j'éprouve la sensation fort curieuse, oh oui fort curieuse au demeurant, d'une souillure morale. Comme si nous n'étions pas

que deux dans cette pièce, est-ce que vous comprenez ce que je veux dire, mon cher? Voyez-vous, mon cher, Solange me fait parfois penser à ce couteau sans lame et sans manche dont parle Lichtenberg, mais elle, malheureusement, contrairement à l'inoffensive fantaisie de l'écrivain allemand, peut faire mal, très mal. J'ai demandé à monsieur Cloret s'il savait que la laine mohair était faite à partir du poil des chèvres. Est-ce qu'il savait la différence entre une chèvre et une brebis? Je la savais moi, oh oui, je la savais: les chèvres vivent dans la montagne, les brebis dans les gouffres, près des sources souterraines. Les chèvres se nourrissent de glands et de truffes, les brebis de racines et de cailloux. Les chèvres naissent en hiver, les brebis au printemps, peu de temps après l'équinoxe. C'était Solange qui m'avait appris tout ça. Oui elle, Solange, ELLE, et personne d'autre. En disant cela, je le regardais avec un air de défi, et il me semblait que lentement, lentement, je retrouvais ma taille normale. Il n'y avait aucun doute, monsieur Cloret était ébloui par mon savoir, je crois même qu'il lui faisait un peu peur, mais je restais méfiant car Solange m'avait appris à ne jamais faire confiance à personne, surtout au printemps, cette sale saison où l'on est porté malgré soi à l'indulgence. J'avais envie de sauter sur cette horrible cravate rose, une envie folle, mon malaise grandissait, j'avais l'impression d'étouffer, mais je n'osais pas faire le moindre geste: sous ses airs de grippeminaud, ce bienfaiteur de l'humanité devait être un violent, sans pitié pour les vaincus. Il fallait donc être prudent. Car ce n'est pas toujours à cause du vent que les fleurs noires, sous les troènes, se mettent à trembler, est-ce qu'il s'en rendait compte? Il s'est mis à se gratter le pied consciencieusement. Toute son intelligence était concentrée dans cette action, toute sa méchanceté aussi, et je me suis dit, non sans tristesse, que jamais, jamais il ne saurait ce que Solange m'avait appris: il mourrait ignorant, oublié de tous, dans une petite chambre sale, et après sa mort, il continuerait sans doute à se gratter stupidement le pied, à cause de cette horrible odeur de gaufrettes chaudes qui le poursuivrait toujours, et à laquelle, décidément, il ne parvien-

drait pas à s'habituer. Des fleurs en papier crépon, vous vous rendez compte, Jérôme? Un amusement, le carnaval toute la vie. L'enfance retrouvée, plus un bon salaire. Il essayait de me prouver que les fleurs en papier, ne pourrissant pas, n'étant pas soumises à l'alternance écœurante des saisons, donnaient à celui qui les fabriquait une étrange sensation de puissance. Devenir le singe de Dieu, cela ne vous tente pas, mon cher? Donner des leçons à la nature elle-même? Rivaliser en inventions et beautés avec le Créateur? Imaginez! Monsieur Cloret se trémoussait sur son siège, en me jetant des regards suppliants. Alors je lui ai dit non. Doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Toutes ces fleurs en papier, non. Ni crépon ni travail ni rien. Pas de prime le samedi, merde, ni les jours de fête, et pas d'heures de nuit. Pas d'amusement et pas de carnaval, rien. Allez-vous-en, monsieur Cloret, oubliez-moi, je ne vous ai rien demandé, allez ouste, du vent. Je vous ai assez vu. Je n'aimerais pas beaucoup être obligé de me fâcher. Mon tortionnaire n'a pas réagi, il s'est contenté de prendre un air de martyr, comme s'il avait sacrifié toute sa vie en vain pour moi. Je me sentais presque coupable, peu à peu, en le voyant si noble, si généreux, et moi si mesquin, si égoïste, rampant comme une larve, incapable d'accéder à cette région fabuleuse où il se mouvait désormais, tournoyant lentement entre les nuages rose pâle, avec des gestes d'amour pleins d'une grâce infinie. Comment avais-je pu être aussi agressif avec un homme d'une telle bonté? J'essayais en vain de détacher mon regard de l'horrible cravate rose, tout en me répétant doucement, tandis que le sang venait cogner à mes tempes avec un bruit d'océan: sans doute à cause du vent, sans doute à cause du vent. Oui, c'était bien le vent qui avait amené ce saint homme par la fenêtre ouverte en même temps que l'odeur des gaufrettes chaudes. J'aurais dû me méfier, Solange avait raison: le printemps est bien la saison des maléfices. Je me suis remis à pleurer, et, au milieu de mes sanglots, j'ai essayé de dire à monsieur Cloret que j'étais d'accord pour travailler dans son usine de fleurs artificielles, mais je n'ai réussi qu'à bredouiller quelques mots à peu près incompréhensibles. Car

elles n'étaient plus en fleurs. N'étaient plus, ou pas encore, les aubépines, comment savoir, de toute manière c'était la saison et il n'y avait rien, mais leur odeur était si forte, si pénétrante, presque sexuelle, je la respirais jusqu'à en défaillir et pourtant rien n'avait fleuri, sauf ces fleurs noires, caoutchouteuses comme des champignons, recroquevillées par le vent sous les troènes, comment les appelait-on déjà, des brindusias, des tarnulias, des brindiges, des rameuses de la nuit, je ne me souvenais plus, j'aurais dû demander à Solange de m'écrire le nom sur un papier, comme ça j'aurais pu l'apprendre par cœur, et, sans doute, j'aurais eu moins peur. Inutile de poser la question à monsieur Cloret, il m'aurait ri au nez. Car elles n'étaient plus en fleurs. Est-ce qu'il pouvait comprendre cela? Il guettait anxieusement sur mon visage un vague signe de sympathie, mais il ne voyait rien venir. Il m'a regardé froidement, je suis sûr que vous êtes encore en train de penser à Paulina Semilionova. Je suis au courant, ne jouez pas les innocents. Je sais très bien que vous rôdez autour d'elle depuis pas mal de temps déjà. J'ai encore quelques amis au collègue Semivolsky. N'oubliez pas que j'y ai enseigné il y a quatre ou cinq ans, avant de m'occuper des handicapés, encore que je n'aime pas tellement ce mot. C'est un ami qui vous parle : oubliez cette gamine, oubliez-la, vous allez au-devant de graves ennuis, mon cher Jérôme. Pensez plutôt à l'avenir, au travail passionnant que je vous propose. Vous n'êtes tout de même plus un enfant, que diable! Acceptez, Jérôme, acceptez, vous n'avez vraiment rien à perdre, vous accéderez enfin à la dignité de la vie adulte, tout en vivant dans le rêve et la fantaisie, comme un gosse. Au bout de quelque temps, vous serez aussi libre que les dieux. Je vous en prie, saisissez la chance que je vous offre, car elle ne se représentera pas de sitôt. Cette fois, j'ai trouvé la force de dire à monsieur Cloret que jamais, jamais je ne travaillerais dans sa saloperie d'usine de fleurs en papier. Il a eu l'air horriblement vexé. Mais vous n'avez absolument rien compris, mon cher Jérôme, il ne s'agit absolument pas d'une usine, mais d'un centre de créativité, où chaque être humain peut s'épanouir, vous saisissez? La liberté, pas

l'esclavage. En prononçant le mot «liberté», il a étouffé un sanglot, puis, voyant que je ne réagissais pas, il s'est mis à me fixer d'un air sévère, comme Solange quand elle me soupçonnait d'avoir fait une bêtise. Sans doute à cause du vent. Mais, en attendant, les gamines s'éparpillaient dans la ville et, au milieu d'elles, Paulina, sautillant d'un pied sur l'autre, comme elle le faisait chaque fois que l'école était finie : je tremblais de rage de l'imaginer en liberté dans les rues, livrée aux regards impudiques des passants, prête à se laisser tripoter par le premier garnement venu pourvu qu'il sache l'endormir avec de beaux discours. Je la voyais, derrière les buissons, défaillante de bonheur, les yeux mi-clos, souriant à des garçons qui ne s'appelaient pas Jérôme Bauche, mais peut-être, qui sait, Alain Flandret, Georges Michalon, Étienne Garaindou, Jean Boulagré, ou bien encore René Flanoche, Sébastien Vendrage, François Léric-Machoul, Yves Barbotte-Cassandre, Didier Mernulle, je les surveillais du coin de l'œil, j'épelais en moi-même les noms de ces garçons qui la tenaient dans leurs bras, j'en inventais sans cesse, j'étais fou de jalousie, Ledrut, Farlot, Majar, Tamplouse, tous ces noms venaient éclater dans ma tête comme des bulles à la surface d'une mare, Dolfage, Renoc, Tarino, tous des lycéens minces, séduisants, à qui les filles laissaient tout faire sans rien demander en échange, les Pasqualin, les Tortu-Floridès, les Macheville, ah oui je les connaissais bien, ils venaient me narguer, ils déferlaient sous mes fenêtres et je ne pouvais même pas bouger, paralysé sur ma chaise par le regard sévère de monsieur Cloret comme le lapin par le serpent qui va le dévorer. J'ai quand même répété en balbutiant, d'une voix de plus en plus faible : non monsieur Cloret, non il n'en est pas question. Des fleurs en papier crépon, Jérôme. Toute la journée? Oui, et le soir on pouvait rentrer chez soi, regarder la télévision ou faire des mots croisés. Est-ce que Polly me laisserait l'embrasser sous sa jupe, si je lui offrais des fleurs en papier crépon mauve, sa couleur préférée? Bien sûr que non, voyons. Je devais chasser de mon esprit des pensées aussi stupides et d'abord pourquoi donnais-je à Paulina ce diminutif ridicule? Pour

faire l'intéressant, comme les gosses ? D'ailleurs, il n'était pas dupe, il savait très bien que je jouais la comédie et qu'au fond, j'étais intelligent. J'ai pris un air ébahi : ah bon ?... Mais oui, Jérôme, je n'ignore pas que vous étiez un élève fort brillant, autrefois, plusieurs personnes me l'ont confirmé. On vous promettait même... Il s'est interrompu brusquement, comme s'il craignait d'avoir trop parlé. Enfin, tout ça pour vous dire qu'il n'est pas encore trop tard pour vous ressaisir. Réfléchissez bien à ma proposition : un bon salaire, un mois de vacances, des indemnités en cas de maladie, de mariage ou de décès. La retraite ? Oui, également une bonne retraite, qui permettait de finir sa vie décentement, sans faire d'excès, bien sûr, mais enfin une bonne petite vie tranquille. Peinarde, vous voyez ce que je veux dire, Jérôme. J'ai dit à monsieur Cloret que c'était cela qui m'intéressait le plus : est-ce qu'on ne pouvait pas commencer par la retraite ? Non, ce n'était pas possible, d'abord le boulot, le repos après. Tout le monde faisait comme ça, et personne ne se plaignait. C'était ainsi, depuis toujours. Cela ne me gênait pas d'être à la charge de ma mère, à quarante-deux ans bien sonnés, moi, un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix ? Avec mes cent quarante kilos ? Non, ça ne me faisait rien. Et d'ailleurs, mon vrai poids, c'était cent cinquante kilos et non cent quarante... Je lui ai fait remarquer qu'il sentait l'huile rance et que la couleur de sa cravate m'insupportait. Elle ne s'accordait vraiment pas avec mon chandail en mohair bleu. Il m'a répondu que mon chandail en mohair bleu, il s'en contrefoutait complètement. Alors je lui ai jeté au visage que c'était mamame qui l'avait tricoté et que je ne l'autorisais pas à l'insulter : elle était à moitié aveugle, ne se déplaçait plus qu'avec difficulté, alors il devait la respecter. RES-PEC-TER, est-ce qu'il comprenait ce que cela voulait dire ? Il s'est brusquement levé de son fauteuil, pâle de rage. Il avait perdu tout contrôle, toute dignité, bégayant et postillonnant. La respecter ? Parlons-en, tout le monde savait très bien que j'avais poussé ma mère dans l'escalier un jour qu'elle ne voulait pas me donner d'argent pour acheter les petites saloperies que j'offrais à mes copines en échange

de quelques attouchements honteux dans les coins, à la sortie du collège ou près des pissotières, un saligaud de la pire espèce, voilà ce que j'étais, un grand bêta manipulé par des fillettes vicieuses qui un jour finiraient par me dénoncer, et alors, oui alors, il m'arriverait ce qui était arrivé à Benjy dans le roman de Fakner, on me les couperait, et je resterais là, à gémir et à lorgner les gamines sans pouvoir rien faire. Je lui ai répondu que je ne savais pas qui était Benjy, et que, d'ailleurs, je m'en foutais royalement. Le seul roman de Fakner que j'avais lu, c'était *Sanctuaire*, et je l'avais appris par cœur pour faire plaisir à Solange qui me l'avait prêté. Mais en général, je n'aimais pas la lecture, cela me donnait mal à la tête, je n'avais guère lu plus de quatre ou cinq romans dans ma vie, et encore... Le seul qui m'avait plu, c'était *Sanctuaire*, ce Fakner était quelqu'un, un type vraiment bien, je l'aimais comme mon frère, je n'avais pas tout compris, certes, mais je pouvais réciter des passages entiers par cœur, comme celui-ci, par exemple, qui faisait pleurer Solange, et me plongeait, quant à moi, dans une douce mélancolie : « Dans le kiosque, une musique militaire en bleu horizon jouait du Massenet, du Scriabine et du Berlioz semblable à une mince couche de Tchaïkovski tarabiscoté sur une tranche de pain rassis. Des branches, l'éclat mouillé du crépuscule s'égouttait sur la toiture du kiosque et sur les sombres champignons des parapluies. Les résonances profondes des cuivres éclataient et mouraient dans le glauque crépuscule, épandant sur Temple et son père un flot d'harmonieuse tristesse. Temple bâilla derrière sa main, sortit sa boîte à poudre, l'ouvrit sur un visage en miniature, buté, déçu et morose. A côté d'elle... » Monsieur Cloret m'a interrompu. Écoutez, mon cher, je ne suis pas venu ici pour entendre un récital de poésie. Et puis je vous ferai remarquer que l'on ne dit pas Fakner, mais Faulkner. FAUL-KNER. Vous le savez parfaitement, d'ailleurs, vous faites seulement semblant d'écorder son nom pour rester fidèle au rôle que vous avez décidé de jouer une bonne fois pour toutes. Seulement, vous ne vous rendez pas compte que vous vous trahissez en récitant un passage qui n'est pas spécialement facile à

retenir, surtout pour un soi-disant idiot... Il y a quelque chose dans votre petit numéro qui n'est pas tout à fait au point, il n'est guère besoin d'être très malin pour s'en rendre compte. Peu importe, lui ai-je répondu, que vous me croyiez ou pas. Je vous ai assez vu. Je ne sais pas ce qui me retient de vous flanquer par la fenêtre. Un moment, j'ai cru qu'il allait me gifler, mais il a fait un effort sur lui-même et s'est contenté de prendre un air offusqué en me traitant d'ingrat : il se demandait vraiment pourquoi il s'occupait de moi, il y avait des moments où il avait honte d'agir en chrétien. Il s'est approché de moi et m'a murmuré à voix basse, langoureusement, comme s'il essayait de me séduire, alors que, quelques secondes auparavant, il semblait avoir envie de m'étrangler : mais j'ai pitié de vous, Jérôme, oh oui j'ai pitié, si grande compassion, car, malgré tout, vous êtes un homme, si grande compassion, et je me souviens des paroles de Job, et je pleure : « L'Homme, né d'une femme, vivant peu de jours et en proie à l'agitation, comme une fleur germe et se fane, et fuit comme l'ombre sans s'arrêter ! Il s'use comme une chose pourrie, comme un vêtement qu'ont mangé les mites ! » Oh oui, je pleure, Jérôme, mon petit enfant, regardez, je pleure, car vous êtes un autre moi-même. Et ici, dans cette pièce, rien que deux ombres qui s'observent avant le combat final. Je ne comprenais plus un mot de ce que monsieur Cloret voulait me dire. Il sanglotait en me parlant de ma mère, si pieuse, une sainte femme. Je l'ai prié de laisser ma mère tranquille. Je commençais à en avoir marre, de toutes ces simagrées. Oh oui, madame Bauche, une sainte, une sainte femme, si grande compassion... Il pleurnichait toujours. L'homme se fuit, germe et fane, hi hi... Il a honte de ses moissons, il se méfie de ses amis, il veut saisir les ombres... Pourtant, Jérôme, pourtant, si grande compassion, vous ne pouvez même pas imaginer... Je n'avais pas digéré les insinuations de monsieur Cloret sur l'accident de mamame. J'éprouvais un irrésistible besoin de me défendre. Écoutez, monsieur Cloret, je n'ai pas poussé mamame, ce sont des calomnies, elle est tombée toute seule, elle est si faible depuis quelques années, par moments j'ai l'im-

pression qu'un simple courant d'air suffirait à la renverser. Quant à Paulina Semilionova, elle ne s'est jamais laissée tripoter. Les autres, oui, mais pas elle. Je ne vous permets pas de l'insulter, de la traiter de fillette vicieuse, ni de me comparer à ce Benjy auquel on finit par couper les couilles... Monsieur Cloret a essuyé ses larmes, tout en reniflant. Quand il a essoré sa moustache, j'ai dû faire un effort immense pour ne pas éclater de rire. Il n'a pas eu l'air de remarquer que je luttais contre le fou rire. Il a croisé les jambes et s'est calé dans son fauteuil tout en me jetant des regards qu'il voulait chargés de noblesse et de gravité. Cette souffrance, cette manière de vous tenir sur votre chaise comme si c'était une chaise électrique, ce visage grotesque, tuméfié, vraiment, vous ressemblez à un condamné à mort... Même quand vous ne dites rien, Jérôme, on dirait que vous criez silencieusement, qu'une épouvante vous traverse et vous paralyse. Peut-être que je vous donne la même impression, après tout... L'odeur des gaufrettes chaudes me donnait envie de ficher le camp pour aller rejoindre Polly à la sortie du collège Semivolsky. Peut-être qu'elle m'aurait laissé la caresser sous sa jupe et qu'ensuite, nous serions allés nous gaver de glaces à la vanille. Savez-vous, poursuivait monsieur Cloret en se dandinant, que mon médecin prétend parfois que nous ne sommes que de la viande ? J'ajouterai, mon cher, que je suis pas tout à fait d'accord avec lui. Car enfin, si nous n'étions que cela, des carcasses promises au pourrissement, un monceau de viscères répugnants, ou bien, pour reprendre ses propres mots, « la merde qui attend la chasse d'eau », eh bien, mon petit Jérôme, je vous le dis comme je le pense, la vie ne mériterait pas d'être vécue ; heureusement, nous avons aussi une âme, une âme immortelle, bientôt, oui, bientôt, Jérôme, la lumière nous inondera, vous, moi, nous tous. Comprenez-vous bien cette expression : nous tous ? Pourquoi refusez-vous l'espoir ? Vous êtes donc de la race qui chante au milieu des supplices ? A vrai dire, je n'attachais plus la moindre importance aux radotages de monsieur Cloret, je sentais bien qu'il ne parlait que pour lui-même, qu'il s'enivrait de ses pompeuses méditations. Je n'avais

même pas envie de lui avouer que j'étais tout à fait de l'avis de son médecin : nous ne sommes qu'un tas de barbaque inutile, et c'est tout. Il continuait sur sa lancée, il était décidément intarissable : on vous a sans doute déjà dit que vous portiez un nom de peintre célèbre ? Je lui ai répondu froidement que je ne connaissais qu'un seul Jérôme Bauche, moi, et je l'ai prié de cesser ces insinuations, sinon j'allais appeler Solange. Il s'est tu aussitôt, et il s'est mis à trembler comme une feuille tout en tripotant sa moustache entre le pouce et l'index. J'ai eu soudain l'impression horrible que c'était moi qu'il malaxait entre ses doigts et qu'il m'éloignait à jamais de Polly. Je me suis mis à hurler. Assez d'allusions malveillantes. Les autres, oui. Pas elle, pas Polly. Elle n'était pas comme ses camarades. Personne ne l'avait jamais tripotée. Il n'aurait jamais dû dire cela, ni parler de mamame sur ce ton. Personne, absolument personne n'avait jamais effleuré le corps de Paulina Semilionova, elle était tout à fait différente de ses camarades, studieuse, gentille, pour rien au monde elle n'aurait accordé de rendez-vous derrière les buissons à René Flavilasse ou à Sébastien Jaudrouze. Et pourtant... Pourtant... Rien que prononcer ces noms-là me plongeait dans des abîmes de désespoir. Je n'aurais jamais dû y penser. Ils naissaient, maintenant, ils naissaient dans l'ombre, tous ces visages, tous ces corps, tous ces doigts fouineurs qui avaient sans doute caressé Paulina, qui l'avaient fait vibrer, hurler, alors que moi j'étais là, horriblement seul, devant cet homme qui était le contraire de la joie, du plaisir, le contraire de l'enfance. Sa culture ne lui servait qu'à mépriser les autres, à les ensevelir sous un amas de citations. Il montait sur une chaise et se croyait le maître du monde. Je répétais doucement : Solange viendra, Solange viendra, et elle vous fera payer très cher les humiliations que vous me forcez à subir depuis que vous êtes là, tout ce que vous insinuez sur Polly, sur mamame, sur moi-même... Oui monsieur Cloret : sur moi-même. Car vous n'avez pas le droit d'insinuer que je ne suis qu'un simulateur. Les noms, tous les noms, envahissaient lentement la pièce comme des gaz pestilentiels : Jérôme Tardinet, François Pernuche,

Abraham Lincoln, Jean-Luc Perthuisane-Demagret, Jules Saintro-nèze, Dimitri Flache, Armand Baronbaron, tous, un par un, attendaient leur tour à la porte de la chambre de Polly, et je ne parvenais pas à faire le moindre geste pour les éloigner. Monsieur Cloret, écoutez-moi bien : vous avez jeté le trouble dans mon esprit, je ne vous demandais rien, vous vous êtes introduit chez moi comme un voleur, mais ne vous inquiétez pas, Solange ne va pas tarder à arriver... Elle pense qu'il faut toujours rendre la monnaie, et elle ne manque jamais une occasion de le faire avec la plus grande exactitude. Ce que je ne vous pardonnerai jamais, c'est d'avoir insinué que le professeur Barelkovsky avait eu des relations coupables avec Paulina Semilionova. JAMAIS, vous m'entendez ? Monsieur Cloret, de plus en plus pâle, a protesté de son innocence : il n'avait jamais insinué une chose pareille, c'était moi qui forgeais un mauvais roman de toutes pièces, j'étais tout simplement en train de devenir complètement cinglé, d'ailleurs cela ne l'étonnait pas tellement, à force de vivre seul et de ne rien faire de la journée... Tant de mauvaise foi me mettait hors de moi et je faisais vraiment des efforts surhumains pour me maîtriser et ne pas appeler Solange tout de suite. Monsieur Cloret semblait de plus en plus furieux : pourquoi tant que vous y êtes, n'allez-vous pas prétendre que j'ai insinué que William Faulkner avait été l'amant de Polly ? Allez-y, allez-y, dites-le, puisque vous le pensez ! Je l'ai interrompu aussitôt : pas lui, oh non, pas William, ce n'est pas possible. J'ai vu ses photos, la bonté de son regard, il n'aurait jamais pu commettre une vilénie pareille. Pas Fakner. Il m'a repris, d'une voix très douce, comme un maître d'une patience infinie avec le dernier de la classe : Faulkner, combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Ce qui m'agace, c'est votre entêtement à jouer les idiots. Ce doit être intolérable pour votre entourage, cette lamentable comédie. Comme je plains madame Bauche... Encore que je me demande, par moments, si vous n'avez pas fini par vous prendre à votre propre jeu, et si vous n'en tirez pas une joie un peu morbide. J'ai connu des cas semblables. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que vous êtes sans doute

un peu bizarre, mais nullement arriéré, au moins sur le plan intellectuel. Les fleurs noires se courbaient dans la pièce avec une telle violence que je me suis arrêté de crier. Je n'avais presque rien entendu de ce qu'il me disait, pourtant il avait parlé très fort pour couvrir mes hurlements, mais je savais bien maintenant que personne ne l'avait jamais touchée, Polly, jamais, elle était comme une brebis qui se baigne dans les sources souterraines. Tout ce que l'on disait sur elle, les ragots que colportait complaisamment monsieur Cloret, rien n'était vrai. J'étais beaucoup plus calme, maintenant, et monsieur Cloret aussi. Je ne trouvais absolument plus rien à lui dire, je le regardais d'un air vaguement étonné, comme s'il avait été là depuis des heures, depuis des jours même, et que j'attendais paisiblement qu'il s'en aille. Il a paru soulagé de me voir de nouveau si raisonnable. Je ne pensais pas ce que je disais, tout à l'heure, a-t-il repris d'une voix mielleuse en s'épongeant le front. Je me suis fait l'écho complaisant de ragots auxquels, d'habitude, je ne prête jamais l'oreille, ne m'en veuillez pas, mon cher Jérôme. Madame Bauche est tombée toute seule, je le sais fort bien, elle était très faible, usée par la vie, quand je la voyais, certains jours, j'avais peur qu'elle s'évanouisse dans l'air, oh oui, si faible, si usée, presque invisible déjà et puis d'ailleurs, chez vous, les marches étaient vieilles, tout à fait vermoulues, ça devait finir par arriver un accident comme ça, quel dommage que ce soit tombé sur cette pauvre madame Bauche qui n'avait rien pu faire pour se rattraper à la rampe, elle était si fragile votre maman, votre merveilleuse petite maman. Si grande compassion, Jérôme, si grande compassion, hu hu... Il pleurnichait presque, maintenant, ou, en tout cas, il essayait de faire semblant. Si grande compassion... Votre petite maman, oh mon dieu, si démunie, presque aveugle maintenant, perdue dans la nuit, se cognant aux arbres, aux murs, butant dans les trottoirs, incapable de faire la différence entre une tranche de jambon et une terrine de foie de volaille, prenant les bouches d'égout pour des boîtes aux lettres, et d'ailleurs, depuis quelque temps, à moitié paralysée, ne se déplaçant plus qu'à l'aide d'une canne, et

encore bien péniblement, le reste du temps tricotant dans son fauteuil, tricotant, tricotant, obstinément, fébrilement, avec ses belles mains brûlées par le désespoir et l'insomnie, de superbes chandails en laine mohair pour son Jérôme, ce sale Jérôme, cet ingrat qui refusait obstinément l'honnête travail qu'on lui proposait. Voilà qu'il revenait à la charge avec ses fleurs en papier crépon. Décidément, il était obstiné, cet homme-là. Rien à faire pour le libérer de ses idées fixes. Malgré tous les efforts qu'il déployait, ses filandreuses périphrases ne parvenaient pas à masquer la haine et le dégoût que je lui inspirais. Indiscutablement, l'un de nous était de trop dans cette pièce. Entre cette répugnante cravate rose et mon chandail en mohair bleu, il ne pouvait pas y avoir d'entente possible. C'était d'autant plus intolérable qu'il s'était remis à me sermonner : Paulina Semilionova n'avait que quinze ans et moi pas loin de quarante-trois, et puis d'ailleurs, jamais elle ne voudrait de moi, avec mes cent cinquante kilos, qu'est-ce que j'allais m'imaginer ? Un jour, ses parents se plaindraient à la police, et alors, finie ma petite vie tranquille. Voilà ce qui me pendait au bout du nez si je continuais à faire l'imbécile. Lui m'offrait enfin une chance de m'en sortir et de mener une vie digne. L'organisation à laquelle il appartenait s'occupait des infirmes, des handicapés, des idiots, et même des nains. Chaque être humain avait droit au respect, moi comme les autres. Je lui ai répondu avec aigreur que je n'appartenais à aucune des catégories qu'il venait de citer. Je commence vraiment à en avoir assez, de vos sermons, monsieur Cloret, gardez votre dégoûtante pitié et rentrez chez vous, votre chanson ne m'amuse plus. J'ai réalisé trop tard que je venais de tomber à pieds joints dans le piège que m'avait tendu monsieur Cloret. Il a esquissé un pâle sourire et s'est remis à tortiller sa moustache : je ne vous prends nullement pour un idiot, mon cher Jérôme, bien au contraire, je croyais même vous avoir dit que je vous soupçonnais d'être fort intelligent, bref d'être un simulateur... Mais cela aussi semble vous fâcher. Il faudrait savoir, tout de même... Je ne trouvais absolument rien à répondre. Monsieur Cloret savourait sa victoire à

2

petits coups de langue gourmands, comme un chat. Vous êtes un esprit fin, je m'en suis rendu compte très vite, allez... Cela m'amusaient de vous taquiner, voilà tout, vous comprenez? Je ne comprenais plus grand-chose, à vrai dire, je finissais par m'égarer dans le labyrinthe des pensées de mon tortionnaire, sans doute endormait-il ses victimes à coups de phrases sinueuses, emberlificotées, comme certains orateurs médiocres qui comptent sur la lassitude de leur auditoire pour le façonner à leur gré. Il essayait de me flatter, maintenant, mais il y avait quelque chose de rampant, de sournois, dans sa voix, dans son regard, dans sa manière de tapoter les bras du fauteuil de ses deux mains avec une écœurante régularité. S'il y avait eu une averse, je serais sorti en courant de la pièce, j'aurais descendu les escaliers quatre à quatre et je me serais allongé sur le trottoir pour me laisser tremper, comme si c'était Polly la pluie descendue du ciel, puis je serais parti très loin, là-bas, sous les troènes, je me serais roulé dans les fleurs noires, les tarnabelles, ça y était, je me souvenais enfin du nom, les tarnabelles aux pétales coupants et à l'odeur de mort, pourquoi évoquaient-elles Polly pour moi, les tarnabelles, inutile de le demander à monsieur Cloret, il se serait moqué de moi une nouvelle fois et en aurait profité pour m'écraser de sa supériorité.

J'avais beau essayer de me dominer, j'éprouvais de plus en plus de répulsion pour monsieur Cloret. Il fallait absolument que je trouve un moyen de m'échapper. J'ai fait mine de me lever, tout en bredouillant honteusement : je vous laisse un instant pour aller me changer, j'ai trop chaud, je ne me sens pas tellement bien, je vous prie de m'excuser. J'ai peur, mais je ne sais pas trop bien de quoi... Monsieur Cloret m'a pris affectueusement la main et l'a serrée doucement en me regardant droit dans les yeux. Mon cher garçon, vous avez une crise d'angoisse, je connais bien cela moi aussi, malheureusement, mais ne vous paniquez pas, ne vous paniquez surtout pas, en général ces troubles ne durent que quelques minutes... Ils sont atroces, je sais, un peu comme si une énorme araignée invisible vous plantait ses pattes dans le cou avant de commencer à vous dévorer la cervelle, mais il faut lutter, jusqu'au bout, lui tenir tête courageusement, lui dire qu'elle n'est pas réelle, qu'elle n'est qu'un fantôme, et, à la fin, chasser très loin cette absence d'araignée. Je sais, ce n'est pas